

REVUE DE PRESSE

MUSIQUES AUX BERNARDINES FESTIVAL

LES ÉMOUVANTES

DU 16 AU 19.09.2020

MERCREDI 16.09
19H00 | « FIL D'OMBRE »
DUO JEAN-PIERRE JULLIAN & TOM GAREIL
21H00 |
DUO NAISSAM JALAL & CLAUDE TCHAMITCHIAN

JEUDI 17.09
19H00 | « FACES »
SOLO JEAN-CHARLES RICHARD
21H00 | « A PLACE THAT HAS NO MEMORY OF YOU »
DUO MATTHEW BOURNE & LAURENT DEHORS

VENDREDI 18.09
19H00 | « DANSES DE L'INOÛI »
DUO JACKY MOLARD & FRANÇOIS CORNELOUP
21H00 | « LE CŒUR DU SUJET »
SOLO DAVID CHEVALLIER

SAMEDI 19.09
19H00 | « HYMNES À L'AMOUR »
DUO CHRISTOPHE MONNIOT & DIDIER ITHURSARRY
21H00 |
DUO ERIC ECHAMPARD & BENJAMIN DE LA FUENTE

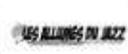
Théâtre Gymnase
Bernardines
33000114

Les
TCHAMITCHIAN

Théâtre des Bernardines
17 Boulevard Garibaldi
13001 Marseille

www.tchamitchian.fr

émouvance



Relations Presse
Dominique Abdesselam
dominique.abdesselam@gmail.com

ANNONCES FESTIVAL

France 3 PACA

9 septembre : Diffusion d'un extrait de concert de Naïssam Jalal avec Claude Tchamitchian aux journaux de 12h30 et 19h30 pour annoncer le festival

INTERVIEWS DE CLAUDE TCHAMITCHIAN

- LA PROVENCE Annabelle KEMPF
- France BLEU PACA Hervé Godard
- RADIO GALERE Anthony LOUPY
- LA MARSEILLAISE ?
-

JOURNALISTES PRÉSENTS AU FESTIVAL

- XAVIER PRÉVOST JAZZ MAGAZINE
- VALERIE LAGARDE CITIZEN JAZZ
- CHRISTOPHE CHARPENEL CITIZEN JAZZ
- JEAN YVES MOLINARI JAZZ IN
- JEAN-CONSTANTIN COLLETTI JAZZ IN
- JACQUES LEROGNON NOUVELLE VAGUE & POLAR, JAZZ & BLUES
-

REPORTAGES PHOTOS

- CHRISTOPHE CHARPENEL CITIZEN JAZZ
- JACQUES LEROGNON POLAR, JAZZ & BLU
- JEAN YVES MOLINARI JAZZ IN

CHRONIQUES DES CONCERTS

- JAZZ MAGAZINE
- ZIBELINE
- CITIZEN JAZZ
- LES DERNIÈRES NOUVELLES DU JAZZ
- NOUVELLE VAGUE
- POLAR, JAZZ & BLUES
- JAZZ IN

CHRONIQUES DES CONCERTS



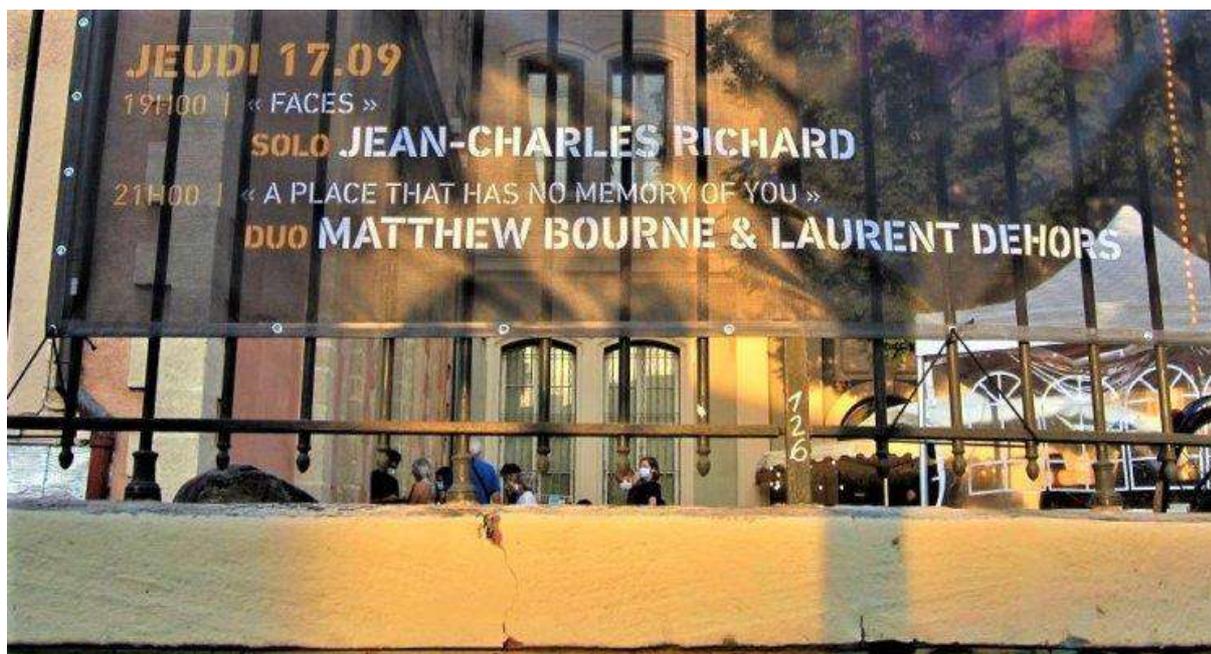
JAZZ MAGAZINE - LIVE REPORT

Les Émouvantes 2020

XAVIER PRÉVOST

MARSEILLE 'LES ÉMOUVANTES', JEUDI

18 Sep 2020 #Festivals



Jeudi idéal pour moi à Marseille : petit déjeuner sur la terrasse de l'hôtel en devisant longuement avec Jean-Charles Richard. Je l'ai beaucoup croisé ces dernières semaines lors de la préparation des concertos de Martial Solal par L'Orchestre National de France, où il était à la fois le délégué du compositeur pour superviser les répétitions, et le soliste d'une de œuvres, mais nous avons eu très peu de temps pour parler de tout ce qui fait les joies de la conversation. Lacune comblée avec grand plaisir. Ensuite longue séance d'ordinateur pour traiter les photos, et rédiger la chronique de la veille (sur ces pages, [ici](#)) avant un sandwich vers 16h, et un rendez-vous à la terrasse d'un salon de thé, près de l'opéra, avec une amie qui gère ses problèmes de santé tout en travaillant ; le courage est bien de ce monde. Après une traversée du *souk* vers la rue du Musée, retour aux Bernardines pour le concert.



JEAN-CHARLES RICHARD

(Solo, saxophones soprano et baryton)

Marseille, Théâtre des Bernardines, 17 septembre 2020, 19h

En attendant le programme initialement prévu cette année, et qui prendra place comme tous les autres dans l'édition 2021 du festival, avec le nouveau quartette de Jean-Marie Machado, c'est le saxophoniste du groupe qui a été convié pour un solo, formule qu'il a fait entendre des dizaines de fois, en Europe comme aux États-Unis, depuis l'enregistrement du disque «Faces» en 2005.

Très symboliquement, le saxophoniste a choisi de commencer, au soprano, avec *Sometimes I Feel Like A Motherless Child*. Seul assurément, et sans le renfort de Dave Liebman qui, sur le disque, jouait (à la batterie !) sur deux plages. On passe du murmure à l'expressivité affirmée, le thème se déploie en une sorte de majesté mélancolique, presque douloureuse : l'émotion et la beauté sont déjà au rendez-vous. Pour le titre suivant, on croirait un instant que c'est le même thème qui va se déployer, mais bien vite c'est cap sur l'aventure sonore et musicale : modes de jeu extrêmes, inflexions micro-tonales, suraigu ; après le recueillement, l'audace.



Jean-Charles se saisit ensuite du baryton et ça barde, avec cependant une brève accalmie. C'est intensément rythmique, mais sur des phrases très élaborées. Dans le livret du disque en solo,

dont il avait assuré la direction artistique, Dave Liebman écrivait : «Il possède presque plus de technique qu'il n'en faut» ; cette technique est toujours au service de la musique, et des sensations offertes à notre oreille, et que décode notre sens esthétique. Après le dépouillement absolu du début de concert, puis la profusion, la pertinence musicale est plus que jamais au rendez-vous. Retour au soprano, qui commence, dans un souffle, ce qui deviendra une espèce de mélodie orientale, avant de devenir une sorte de *partita* incendiaire, comme si le Vieux Bach rencontrait les vertiges d'*Einstein on the Beach*. Et retour au simple souffle, à l'évanescence comme ultime résolution. Sax baryton à nouveau, pour une variation autour des harmonies de *Pennies from Heaven*. C'était le territoire favori de Lennie Tristano, et de Lee Konitz ; ici ça sonne comme un chorus de la *West Coast*, mais avec d'après accents dignes du *hard bop* new-yorkais. Soprano à nouveau, d'abord virevoltant, puis pensif, avant d'enchaîner sur un autre thème. Le baryton prend à nouveau le relai, avec une mélancolie nimbée de sons très graves. Puis un rythme, vif, va s'imposer en forme de danse rituelle sur des mesures impaires, et le saxophoniste, absorbant littéralement le micro avec le pavillon de l'instrument, va conclure par un rythme entêtant, produit sans souffle, par le son des seules clés. L'envoûtement est total, il sera conclusif. En rappel cependant Jean-Charles Richard nous offre un inédit, *The New Duck* : il s'agit de canarder, non pas tirer au fusil sur des canards, mais tirer la musique vers des 'fausses notes'. Une exploration jouissive des limites. Le musicien a pour partenaire l'instrument : lequel aura le dernier mot ? Ou la dernière note juste ? Ce concert fût un pur régal, avec sa dramaturgie très maîtrisée, et cette constante musicalité qui sans cesse, quelles que soient les audaces, tutoie la perfection, et jamais au détriment de l'émotion. Grand Art, donc.



DUO MATTHEW BOURNE & LAURENT DEHORS

Matthew Bourne (piano), Laurent Dehors (clarinette, clarinette basse, clarinette contrebasse, cornemuse du centre)

Marseille, Théâtre des Bernardines, 17 septembre 2020, 21h

En attendant le sextette pour « Une Petite Histoire de l'Opéra, Opus 2 » en 2021, le festival nous offrait ce duo, non pour un délire opératique, mais pour la suite de l'aventure commencée en avec le disque «Chansons d'amour», publié en 2012 par le label émouvance, dont ce festival est l'un des appendices. À peine arrivé sur la scène, le pianiste britannique commence à jouer, dans les applaudissements qui accueillent le duo. Et il franchit les degrés d'une gamme avant de la commenter d'une sorte de contrepoint. La musique est déjà là, et la clarinette répond. Le piano fait écho en taquinant les cordes graves, avant d'entrer dans des tensions harmoniques où la clarinette l'accompagne, dans un dialogue aux intervalles toujours tendus. Dans le thème suivant, c'est encore le piano qui ouvre la marche, le contrepoint devient extra-tonal. La clarinette s'envole et s'empare de cette liberté, avant de conclure dans une douceur euphonique. Laurent Dehors se saisit de la clarinette contrebasse pour une intro assez virulente. Le piano entre dans la danse, et même dans la course, et l'escapade se conclut quand le pianiste, tout en jouant, fait basculer à plusieurs reprises la banquette du piano, pour l'utiliser comme une percussion, sur le plateau très sonore. L'équilibre rétabli marque la fin de partie. C'est ensuite une ballade sombre et mélancolique où le piano, parallèlement, développe un chant sous-jacent, jusqu'à une *coda* qui refuse l'impérialisme du retour à la tonique. Nous sommes embarqués pour de bon, avec la sensation que ces deux là pourraient nous entraîner dans leur liberté jusqu'à la déraison. Jouant simultanément de deux clarinettes Laurent amorce un déboulé nourri des fractures du piano, comme si les démons rythmiques de Stravinski croisaient les anges déchus du *free jazz* : intensément jouissif ! Pendant que la clarinette basse, privée de son embouchure, sonne comme une flûte alto, Matthew Bourne pose au clavier des accords qu'il fait sonner en caressant directement les cordes, comme s'il s'agissait d'une harpe. Puis la clarinette contrebasse entre dans la danse, et après un cheminement vers l'excès et l'extase, c'est un lyrisme presque mélancolique qui conduit vers une conclusion légèrement *bluesy*.



Voici l'heure des braves : Laurent Dehors enlace sa cornemuse du centre (autrement appelée 'musette'). C'est une expressivité d'ailleurs qui vient secouer notre confort et brouiller fructueusement nos repères. Un titre en solo par le pianiste, qui après un chant sombre louvoie entre les tonalités, oscillant entre lyrisme clair et tensions extrêmes. Un autre solo, cette fois à la clarinette basse, avec une histoire pleine de rebonds et de fausses pistes. Pour le titre suivant, les deux se réunissent, sur un thème lunaire issu semble-t-il de l'album de 2012. Le thème suivant fait contraste, éloquemment. C'est une libre cavalcade à la petite clarinette, avant le

retour de la clarinette contrebasse : Matthew Bourne utilise le piano comme une percussion, frappant les traverses du cadre d'où surgissent des timbres inattendus ; ensuite, jouant du clavier les notes graves, il les perturbe de l'autre main, étouffant la corde en des points précis pour faire surgir des harmoniques insoupçonnées. Public captif et totalement conquis par ces beautés venues d'un autre monde sonore. En rappel, la clarinette pour une petite fantaisie étrange, puis la clarinette contrebasse dans une marche sombre qui se résout en impro de jazz. Retour de la clarinette pour le thème du début, avant que la clarinette contrebasse ne revienne, pour une coda explicite, sur la tonique. Quel voyage ! Deux musiciens inspirés, libres, attentifs et exigeants tout à la fois ; Très très beau concert.... Le duo a enregistré récemment un disque intitulé «A place that has no memory of you», un disque qui paraîtra en novembre chez émouvance/Absilone. Il venait de sortir de la fabrication et les spectateurs du concert ont pu l'acquérir en avant-première. J'ai eu la chance de l'écouter : très beau disque. Et même si le concert comportait des éléments de ce disque, c'était encore une autre aventure. La marque des musiques vraiment libres et vivantes !

Avant de prendre vendredi midi le train qui va me ramener à Paris, une pause pour boire une bière, entre anciens Lillois, avec l'Ami Philippe Deschepper. David Chevallier, qui joue le soir-même, s'étonnait deux heures plus tôt qu'on l'entende aussi peu, car il admire manifestement et le musicien et le guitariste. Ainsi va la vie de la musique.... La suite se jouera sans moi, le soir-même et le lendemain. Mais l'Ami Philippe, qui était l'an dernier sur la scène, sera dans l'assistance, et il me racontera.

Xavier Prévost

L'air de rien..



Air d'un temps «viral» oblige, le festival *Les Émouvantes* a joué une carte minimaliste !

C'est en solo ou en duo qu'on a découvert des musiciens, sur huit sessions de concerts pensées comme autant de «préludes» à de plus amples créations qui aboutiront -on ose l'emploi du futur- en 2021. La musique «*n'existe presque pas*», elle porte «*sur des riens*» philosophait Jankélévitch. Cultivant à dessin le paradoxe, le penseur bergsonien de la temporalité a consacré nombre d'ouvrages à ce «presque rien», cet impalpable «art du temps» qu'est la **MUSIQUE** !

Au seuil de l'automne marseillais, dans le petit théâtre des Bernardines, pour une jauge réduite et un public idéalement masqué, le festival **Les Émouvantes**, animé par le contrebassiste **Claude Tchamitchian**, offrait une occasion de partager une expérience vivante de la musique et des émo-



Pierre Julian et Tom Gareil © Christophe Charpenel

Bourne et Laurent Dehors. On pourrait toutefois l'imaginer, floué par la facilité avec laquelle ils exercent leur art !

Julian & Gareil, aux percussions et au vibraphone, tissent des textures sonores pointillistes, délicates... L'énoncé répétitif,

bancal, fuit la plupart du temps le carré binaire. L'échelle est modale, la forme claire. Le souffle virtuose, haletant, oscille entre combat et apaisement... Chez Dehors & Bourne, duo plus «abouti», les clarinettes et vents multiples explorent des registres inouïs, du hurlement de sirènes au murmure grommelé, s'insèrent dans le martèlement d'un piano multiforme, désynchronisé, hypnotique et obstiné, matiné de clusters, de résonances puisées dans la caisse, de pastiches de gammes classiques de réminiscences ravéliennes...

Tout est très cadré dans ces musiques qui semblent créées sur le moment. Mais, dans ces jardins féériques, le hasard trouve sa place. L'improvisation



Matthew Bourne et Laurent Dehors © Christophe Charpenel

tion qu'elle engendre. C'était devenu si rare ces derniers mois qu'on s'y est rendu en ouvrant toutes grandes nos «longues oreilles», à l'image de ces «personnages» à l'esprit critique dont se moque (avec ses «hi han» glissés aux violons) Camille Saint-Saëns en son grotesque *Carnaval*.

Les 16 et 17 septembre, on y découvre deux duos. D'aucuns pourraient penser, parodiant le philosophe, que leur prestation a précisément «l'air de rien». Instantanée, improvisée, éphémère, elle reposerait sur «trois fois rien» (c'est déjà «quelque chose» s'amusait à dire Raymond Devos) ? On doit se rendre à l'évidence : ce n'est pas «rien» ce que proposent,

gène des instants poétiques, suspensions et surprises que les musiciens, nourris d'années de pratique, font surgir et partagent «l'air de rien»... Alors le public est en mesure de saisir ce «presque rien», furtif, ineffable qui rend la musique si nécessaire à l'humain.

♦ JACQUES FRESCHEL ♦

Le festival *Les Émouvantes* s'est déroulé du **18 au 21**

Les Emouvantes 2020, une répétition générale

Les Emouvantes à Marseille, quelques concerts du 17 au 19 septembre.

Au festival Les Émouvantes à Marseille, la productrice Françoise Bastianelli et le directeur artistique Claude Tchamitchian reconduisent l'édition 2020 en 2021, pour cette année les invités initialement prévus ont été sollicités pour se produire en duos ou en solos.

La musique se fait quand nous l'entendons ; souvent aux Émouvantes elle s'aventure sur des territoires nouveaux, alors comment chacun habite ce lieu inconnu qu'est le théâtre des Bernardines ? J'ai posé cette question aux musiciens sur place.

La même réponse fait récit : ils habitent le lieu grâce à la résonance, grâce aux pierres, aux colonnes, aux distances, à la forme de l'ancienne chapelle qui restitue le son au public. La carte est géographique, elle prend en compte l'improvisation et permet à chacun, de sa place, de participer au récit musical, de participer à l'expérience plus profonde que la simple écoute, l'expérience « d'être en compagnie de sa propre imagination solitaire » [1]



Claude Tchamitchian

*Comment j'habite le théâtre des Bernardines ? me redemande le contrebassiste **Claude Tchamitchian**. Ce lieu a une dimension spirituelle, ce n'est pas la première année que nous y venons, quatre ou cinq ans déjà ?*

Il y a ici quelque chose qui vibre, comme si le lieu répondait à ce qu'on lui amène. La musique que l'on propose a besoin de proximité avec le public.

Jouant des limites, laissant venir les mots, amoureux des aigus et de l'acidité du fruit, au saxophone **Christophe Monniot** s'éprend des ouvertures de l'accordéoniste **Didier Ithursarry**. Pittoresque, tonique, rigoureux, le bal de l'urgence de la musique n'est pas violence, simple puissance du souffle des instruments. *Nous sommes nourris de la rue, des bals, de traditions orales, de mer ou de montagne, d'horizon ou de finitude, haut et bas, reliefs et immensités, tout te rend désespérément humain.*

Leur duo déplace couleurs et figures, elles perdent appui et sur l'air ni haut ni bas nous entourent. Ils jouent ensemble, impliquent leur limites, ce n'est pas sans cesse mais selon leur hors temps ou leurs hors lieux : *Ce qui nous est spécifique comme duo c'est le pardon. Nous continuons à nous pardonner nos imperfections musicales.* Une imperfection ?

Pris dans leur finitude et le partage du sens musical *ils ont la grâce*, c'est avec cette formule que Claude Tchamitchian les présente.

J'entends les sons tels qu'ils viennent jusqu'à moi, je tends l'oreille et les laisse venir, pourrait-on dire qu'ils nous habitent ? Ou que nous les habitons ? Les deux sans doute, car pour écouter **Jean-Charles Richard**, un premier mouvement est nécessaire. Nous avançons vers sa musique et il nous laisse venir à elle. Le saxophoniste œuvre avec la résonance, ces notes ne sont pas incises, elles bordent son son d'arrondis. *Avant de savoir le sens, la texture et le timbre, mon jeu passe par le son, c'est le vecteur de ce que je vais dire.*

On collabore avec son instrument, on ne le soumet pas

Le relief de ses sons s'accroît tel un souffleur de verre, il propulse l'air à la matière et lui offre sa courbe transparente. Par son bord, nous abordons une note jusqu'à sa musique. Dans ses bords, aux filaments des rythmes séducteurs, nous dansons. C'est alors sans emphase que nous comprenons la phrase que Jean-Charles Richard partage avec l'un de ses professeurs, Steve Lacy : *On collabore avec son instrument, on ne le soumet pas.*

Je marche sur le plateau comme je l'ai appris avec le metteur en scène de ma compagnie Sphota, je cherche une dimension rassurante entre les musiciens, entre les musiciens et le public. Je cherche une disposition qui va permettre la projection du son. Comme on entend le lieu, on imagine, avant même d'avoir fait le premier son.

*Nous étions en Belgique pour le groupe Caravaggio, au pied levé on nous a demandé de jouer en duo avec **Eric Echampard**, c'était sept minutes, ce soir c'est 45 minutes... nous avons préparé un scénario !, dit **Benjamin de la Fuente**.*

Au cinéma de la musique, le duo projette une musique envoûtante, machiavélique, reposante. Fusion, frisson, batterie et violon électronique s'électrisent. Là où on avait perdu la phrase, la note, le sens du rythme, le son diffuse sa naissance... Comme à l'écran, nul appropriation, nul vol de sensation, nous vivons ce qui ne nous appartient pas, nous sommes au spectacle du son-mouvant !



Matthew Bourne, Laurent Dehors

Deux singuliers s'arrachent au continu, deux horizons ouvrent les sens, accrochés à leur propre rive, nous regardons au loin les sons qui s'écoulent vers nous, qui creusent les rives et soudent nos attachent. **Matthew Bourne** est au piano, **Laurent Dehors** aux clarinettes. Mélodies, découpes et leitmotifs ruissellent, sur la barque de leur présence nous partons, les lignes s'harmonisent et se partagent pour nous laisser aux silences, ainsi nous visitons un monde. Matthew Bourne joue beaucoup en solo, il a travaillé les musiques de Gérard Finzi, Frank Bridge, Cyril Scott, Kaikhosru Shapurji Sorabji.

J'ai rencontré Laurent Dehors il y a 15 an, dans le groupe belge Trio Grande. La musique était très organisée, très écrite. En duo avec Laurent nous établissons un équilibre : je vais plus vers l'écriture tandis que Laurent va plus vers l'improvisation. Nous avons une grande palette sonore et sans inquiétude un même esprit aventureux. Ce terrain commun nous permet d'aller avec aisance vers les sons, les registres mélodiques et harmoniques...

J'ai une intimité musicale avec Matthew, dit Laurent Dehors : tout peut se passer, ça doit se passer, nos premières notes décident d'un nouveau chemin... En concert, je suis en état de curiosité, on ne s'interdit rien, on se fait sonner. La multiplicité des timbres crée de nouvelles manières d'architecturer la musique. En jouant pour la première fois avec Matthew, il m'a donné envie, il a une palette sonore, un sens de la forme incroyable, c'est quelqu'un d'habité !

L'esthétique de leur récit musical ?

Ce serait un collage d'artiste, un de ceux dont la fin de la toile montre l'œuvre elle-même. Leur musique est un nous aux sources nourries : musique celtique pour le violoniste **Jacky Molard**, musique contemporaine pour le saxophone baryton **François Corneloup**. C'est un nous qui nous amarre aux rivages de la puissance du rythme, un nous qui jamais ne nous laisse.

L'immersion est ailleurs, **David Chevallier** nous y convoque. Solo !

Nous voilà pris dans l'invention électrique de la quadriphonie. Grâce à sa guitare électrique et son dispositif sonore, le musicien me propulse d'abord au coeur d'un brouillard précis et minutieux. Je m'écarte du visuel pour perdre la recherche des effets du geste, je ferme les yeux et alors je vois dans les sons du son, je vais vers ce qui n'existe que par mes oreilles : une musique.

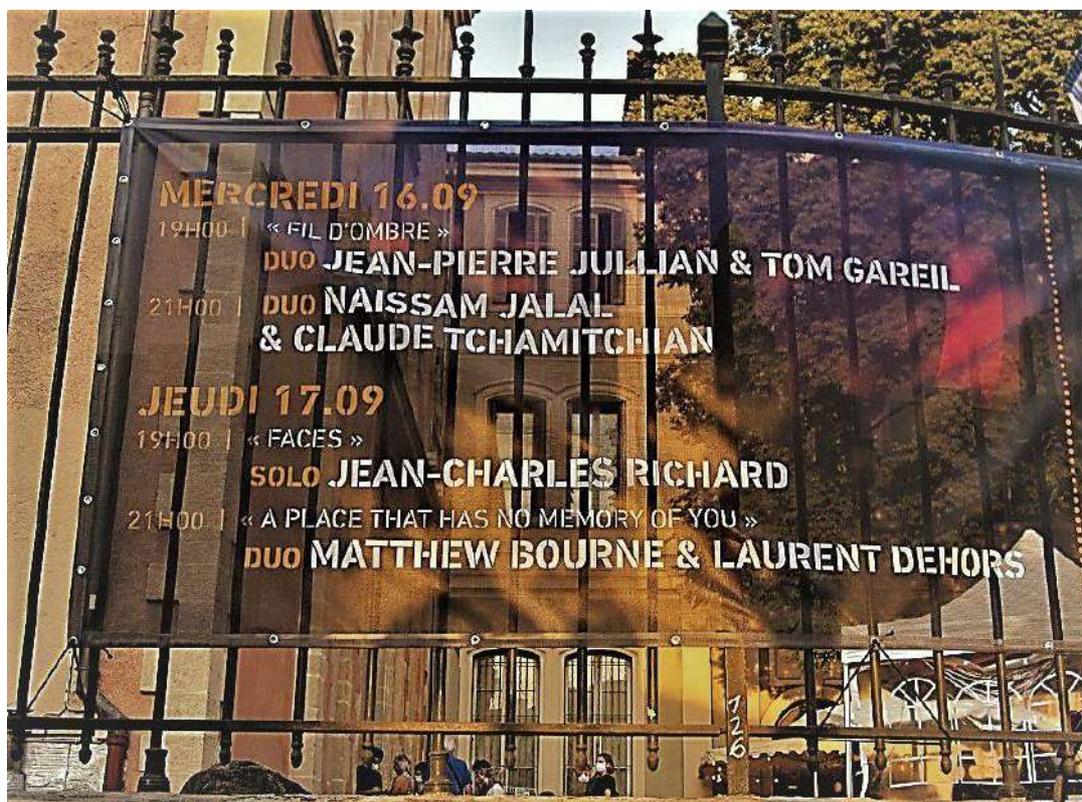
Si une priorité du festival est un son qui circule, alors l'ingénieur du son Bruno Levée y a trouvé sa place.

par Valérie Lagarde // Publié le 18 octobre 2020

LES DERNIÈRES NOUVELLES DU JAZZ

Par Xavier Prévost
Septembre 2020

MARSEILLE, FESTIVAL Les Émouvantes 2020



Plaisir de plonger une fois encore dans la programmation toujours inventive de ce festival niché dans le Théâtre des Bernardines, ancienne chapelle du couvent éponyme. Année compliquée, comme pour tous les festivals, mais celui-ci a réussi à sauver l'essentiel, en donnant une sorte de préfiguration du festival 2021, lequel accueillera la programmation initialement prévue, jusqu'au début de l'été, pour 2020. Distanciation *coronavirale* oblige, un siège sur deux occupé dans cette salle de jauge modeste. Mais la créativité de l'équipe du festival comme des artistes a su pallier cette économie de crise, en déléguant un duo, ou un solo, issu des groupes initialement prévus, et qui seront là l'an prochain.

Mercredi 16 septembre



La soirée commence avec le duo **JEAN-PIERRE JULLIAN / TOM GAREIL**. En avant-ouir du quartette pour la création 'Chiapas II' (qui accueillera Guillaume orti et Gilles Coronado), nous aurons une sorte de voyage entre harmonies, lignes vives et percussions tournoyantes, un tourbillon qui nous laisse ébahis, heureux et pleins d'espoirs pour la version à venir en quartette.



La scène accueille ensuite la flûtiste-et vocaliste- **NAÏSSAM JALAL**, en duo avec le contrebassiste **CLAUDE TCHAMITCHIAN**, qui est aussi la directeur artistique du festival (soutenu pour l'organisation par Françoise Bastianelli). Dans la version

2021 ils seront rejoints par le pianiste Leonardo Montana. Le duo est une pure merveille de nuances infinies, de communication télépathique et de densité spirituelle. Si le terme ne s'érodait pas à force d'usages parfois abusifs, j'oserais *magique*, car ça l'est vraiment.

Jeudi 17 septembre



Pour 2021, ce sera le quartette 'Majakka' de Jean-Marie Machado, avec Vincent Segal, Keyvan Chemirani, et celui qui, aujourd'hui, assure l'ouverture de la soirée, le saxophoniste **JEAN-CHARLES RICHARD**. Son solo a fait le tour des continents, et il nous le présente comme une sorte de cérémonie musicale, intense, portée par une fine dramaturgie, et où se croisent tous les langages, du *spiritual* introductif jusqu'à la fantaisie conclusive, en passant par le jazz de stricte obédience, les mystères de la musique dite contemporaine, et les rythmes des musiques du monde.



Pour conclure cette soirée, deux des protagonistes de la 'Petite histoire de l'Opéra, Opus 2' (sextette qui sera là en 2021), LAURENT DEHORS et MATTHEW BOURNE, vont nous offrir un aperçu du disque en duo qu'ils ont récemment enregistré pour le label émouvance (l'entité disque dont le festival est l'un des appendices). Le disque, intitulé «A place that has no memory of you», paraîtra en novembre, mais il venait de sortir de l'usine, et les spectateurs ont pu se l'offrir. J'ai pu l'écouter : très beau disque, et différent du concert, car l'éthique de ces musiciens (et de cette musique) interdit la copie conforme. Concert infiniment vivant, plein de risques et de surprises. Très belle conclusion de mon séjour. Je manquerai hélas le lendemain Jacky Molard/François Corneloup, et David Chevallier en solo. Et le jour d'après Christophe Monniot/Didier Ithursarry, puis Éric Échampard/Benjamin de la Fuente.

Mais avant de prendre le train j'ai trinqué avec l'Ami Philippe Deschepper, retour de pérégrinations régionales, et qui me racontera ses bonheurs d'écoute des derniers concerts auxquels il assistera.



J'allais oublier une composante importante de ce festival. Comme quelques autres dont il partage l'ADN, il a le souci de la transmission, au sens artistique plus encore que technique : le parti des poètes plus que celui des ingénieurs. En descendant du train, mercredi avant midi, j'ai filé au conservatoire Pierre Barbizet pour la *master class* de Laurent Dehors, autour de l'improvisation, du geste collectif, de l'engagement dans le présent immédiat de la musique. Très passionnant. Puis je suis revenu à 14h pour la *master class* de Bruno Angelini, qui fait travailler la conscience approfondie, instinctive, des séquences de quatre mesures dont la maîtrise permet de construire une improvisation libre et cohérente sur l'ensemble de la forme : passionnant. Une fois encore, coup de chapeau à ce festival, comme à tous ceux qui sont de véritables fêtes de l'Art en mouvement.

Xavier Prévost

FESTIVAL LES ÉMOUVANTES 2020

28 septembre 2020 CONCERTS, Live Report Aucun commentaire sur FESTIVAL LES ÉMOUVANTES 2020



LIVE REPORT

17 & 18/09/20 au Théâtre des Bernardines – Marseille

Retour aux Bernardines pour deux soirées et quatre concerts donc.
Cette année, on avance masqué dans la cour de l'ex-chapelle.

Jedi 18 (solo puis duo)

Le saxophoniste Jean-Charles Richard rentre sur scène, un sax soprano et un baryton à la main. Il commence, en douceur, par « Motherless Child ». Un gospel, bien connu qu'il arrange, à sa façon, pour son saxophone soprano. Il enchaîne sur une de ses compositions avant d'accrocher le baryton à son harnais (c'est que ça pèse un sax baryton) pour quelques titres ornithologiques, nous dit-il. Il joue le riff, la mélodie et la basse simultanément et... successivement sur son seul baryton sans l'aide du moindre looper. En fin de set, il fait même un solo de percussions, du scatt presque, avec les clapets du sax. Impressionnant. En rappel, un hommage à Steve Lacy dont il interprète New Duck, en précisant: On collabore avec son instrument on ne le soumet pas. Instants magiques de pure beauté.

Le temps de se restaurer, l'heure du second concert arrive. Ils sont deux. Le pianiste anglais Matthew Bourne et le clarinettiste normand Laurent Dehors. Leur set s'intitule: « A Place That Has No Memory Of You », tout un programme. Un duo, des dialogues, parfois soutenus, parfois mélancoliques ou intimes. Le pianiste joue quelques fois debout, des harmoniques directement sur les cordes du Steinway. Le clarinettiste nous fait découvrir toutes les sonorités de ses instruments, du soprano à la clarinette contrebasse (mais si, cela existe!) et même une musette, le biniou du Berry, pour un moment presque groovy. Un long morceau, « triste », c'est son nom, en 4 parties, clôture le set. D'une longue intro lente, largo, piano solo à une fusion des deux musiciens, deux mains staccato sur le clavier, alternance de clarinettes vives, presque chahuteuses. En rappel, le sautillant « 2666 », extrait de leur album « Chansons d'amour ».



Vendredi 18. (Un duo puis un solo)



« Danses de l'inouï », assis tous deux, côte à côte, Jacky Molard au violon et François Corneloup au baryton. Un set qui sera très entraînant. Dès le deuxième thème, ils jouent une gigue, pas celtique mais d'une souche bulgare, le titre « Red Gigue » le confirme. On n'ira pas jusqu'à affirmer que l'on sautille sur place mais chez certains spectateurs l'envie de taper du pied commence à poindre. Le titre suivant Redites n'est pas un inédit comme le précise malicieusement François Corneloup. Le voyage continue, ils nous emmènent à Chypre où le violon est joué en accords (façon guitare), en pizzicati et, comme il se doit, à l'archet, soutenu par le sax qui fait, là, office de basse. Ils rejoignent finalement la Bretagne pour une nouvelle gigue, bel et bien celtique cette fois-ci. Un set, un concert totalement lumineux.



Pour finir cette soirée (et pour moi, hélas, ce festival) le guitariste David Chevallier va nous plonger dans « Le cœur du sujet ».

Une création comme les aime l'équipe -et le public- des Émouvantes. Un projet solo à la guitare électrique au cœur de quatre dispositifs sonores. L'ampli Fender, deux enceintes de retour, un baffle, alimentés par les six cordes, les trois micros, de la Telecaster Eagletone Custom via un passage dans un Mac qui spatialise chaque note, chaque vibration. Cela paraît artificiel à la description mais dès le premier accord, dès que David Chevallier pose son bottleneck sur son instrument, on oublie la technique pour n'être plus qu'à l'écoute de l'imaginaire du guitariste. De nouveau, un voyage, plus

irréel celui-là, aux rythmes du déplacement des doigts, sur le manche, sur le corps de cette guitare. Une note arrive de droite, est reprise à gauche avant de se fondre derrière percutée par une ou plusieurs autres. David Chevallier paraît extrêmement concentré, les yeux fermés le plus souvent, il enchaîne les passages mélodieux avec d'autres plus crunchy repoussant les limites d'une improvisation boostée par la magie du calcul informatique. Un seul mot: grandiose. Les organisateurs le promettent déjà, tous ces musiciens reviendront l'an prochain défendre leur projet dans leur intégralité. Pourvu que cette saleté de corona nous laisse enfin tranquille.



Jacques Lerognon



La parole à... Claude Tchamitchian

Le festival Les Émouvantes, développé par la Compagnie Claude Tchamitchian a su réduire la voilure des propositions alignées en début d'été pour se recentrer sur des formes musicales entre solo et duo, contraintes « sanitaires » obligent. Pour autant, cette intimité des pièces qui seront données au Théâtre des Bernardines augure d'une navigation sensible sous les meilleurs vents de l'improvisation. Entretien avec le directeur artistique de la compagnie, contrebassiste total, totalement investi dans son art et celui des autres, comme on a pu le voir aux côtés de Naïssam Jalal au Mucem en août dernier.

On savait que Marseille était une zone à risque du fait du covid et que, si on annulait, on mettait aussi en danger le label Émouvances. J'ai donc demandé aux leaders des orchestres précédemment programmés de proposer un solo ou un duo dans l'idée de faire comme si 2020 allait être une esquisse de 2021, sachant que tous les musiciens qui ne joueront pas seront déclarés en chômage partiel. Tout le monde a joué le jeu, sachant que la compagnie jouait son avenir. Car même si elle porte mon nom, elle ne s'occupe pas que de moi. Naïssam Jalal a vraiment voulu que je joue avec elle parce que le duo révèle plein d'autres choses par rapport à l'écriture. Jean-Charles Richard (saxophoniste venu de l'univers de la musique classique se vouant de plus en plus à l'improvisation, NDLR) a carrément commencé à composer une nouvelle suite. Idem pour les membres de Carravagio (groupe de jazz évoluant vers le rock... et le baroque NDLR). On a finalement appréhendé le festival en deux temps. Cette année, c'est une esquisse et, comme certaines esquisses en arts plastiques, cela peut avoir beaucoup plus de valeur que l'œuvre achevée. »

Les musiques improvisées ont-elles un sens, par rapport au jazz notamment ?

« Improvisateur ? Oui, on m'a déjà collé cette étiquette. Mais les musiciens baroques ou traditionnels improvisaient. On peut avoir la sensation d'une musique improvisée qui est parfois abstraite, voire bruitiste ou même un peu austère. Nous, ce que l'on défend avec les Émouvantes, ce sont des musiques de création, et on essaye de ne pas confondre style et musique. Il y a souvent un débat par rapport au jazz. Quand je donne une master-class, les participants sont toujours surpris que je connaisse Charlie

Parker ou Dexter Gordon, parfois mieux que d'autres qui « restent » dans le jazz. Ce que l'on propose se situe à la croisée des musiques afro-américaines et des musiques européennes. Le jazz a perdu son côté populaire car ce n'est plus une musique de danse, contrairement à ce qu'il pouvait se passer dans les ball-rooms des grands hôtels jusque dans l'après-guerre. Et même, il avait déjà perdu une partie de son identité parce qu'un orchestre de danse comme celui de Duke Ellington était composé de musiciens afro-américains qui jouaient pour des blancs... dans la salle, le seul noir qu'il finissait par y avoir, c'était le balayeur. Je sais très bien que certaines musiques ne sont pas "disquables" mais pour nous, ces musiques dites "improvisées" s'apprécient en présence. Certaines sont très peu "disquables" parce que ces musiques appellent la composition en temps réel et l'écoute en temps réel. »

Laurent Dussutour

POLAR JAZZ & BLUES



Deux soirs au Festival Les Émouvantes

[Son 26 septembre 2020 southernblackjackLaisser un commentaire](#)

17 & 18/09/20 au Théâtre des Bernardines - Marseille

Cette année, c'est masqué que l'on pénètre dans la cour du théâtre. Un passage par le gel, puis par l'accueil



avant de rejoindre l'entrée de la chapelle, devenue salle de spectacles. 19h tapantes, (les concerts commencent à l'heure, précise la brochure), **Claude Tchamitchian**, le directeur artistique, masque à la main, (il est bien à 10 mètres du premier spectateur) présente la soirée.



Premier concert du jeudi, le saxophoniste **Jean-Charles Richard** rentre sur scène, un sax soprano et un baryton à la main. Il commence, en douceur, par *Motherless Child*. Un gospel, bien connu qu'il arrange, à sa façon, pour son saxophone soprano. On est loin de la version de Richie Heavens à Woodstock, quoique, l'intensité soit tout autant palpable



Il enchaîne sur une de ses compositions avant d'accrocher le baryton à son harnais (c'est que ça pèse un sax baryton) pour quelques titres *ornithologiques*, nous dit-il.



Un set solo, certes, mais pourtant, Jean-Charles Richard réussit à jouer, le riff, la mélodie et la basse simultanément et... successivement sur son seul baryton. Après un passage virtuose, néo-classique au soprano, il fait en fin de set, sur le micro à gauche, un solo de percussions, du scatt presque, avec les clapets du sax.



Impressionnant. En rappel, un hommage à Steve Lacy dont il interprète *New Duck*, en précisant: *On collabore avec son instrument on ne le soumet pas*. Instants magiques de pure beauté.

Le temps de se restaurer, l'heure du second concert arrive. Ils sont deux. Le pianiste anglais **Matthew Bourne** et le clarinetiste normand **Laurent Dehors**. Leur set s'intitule: *A Place That Has No Memory Of You*, tout un programme.



Un duo, des dialogues, parfois soutenu, parfois mélancolique. Le pianiste joue quelques fois debout, des harmoniques directement sur les cordes du Steinway.



Le clarinettiste nous fait découvrir toutes les sonorités de ses instruments, du soprano à la clarinette contrebasse (mais si, cela existe!). Deux à la fois même.



Il va même chercher en coulisse sa musette, un biniou du Berry, pour un moment presque dansant



Un long morceau, « triste », c'est son nom, en 4 ou 5 parties, clôture le set. D'une longue intro lente, largo, piano solo à une fusion des deux musiciens, deux mains staccato sur le clavier, alternance de clarinettes vives, presque chahuteuses. En rappel, le sautillant « 2666 », extrait de leur album « Chansons d'amour ».



Fin d'une bien belle soirée. On peut ranger le piano.



E

et profiter de la nuit autour d'un verre....



Vendredi 18.

Toujours les travaux dans Marseille...



On commence par un duo pour finir par le solo.

Danses de l'inouï, assis tous deux, côte à côte, **Jacky Molard** au violon et **François Corneloup** au baryton (très en vogue aux Émouvantes cette année). Un set qui sera, le nom l'indique bien, très dansant



Dès le deuxième thème, ils jouent une gigue, pas celtique comme les origines bretonnes de Jacky Molard pourrait le laisser penser, mais d'une souche bulgare, le titre « Red Gigue » le confirme. On n'ira pas jusqu'à affirmer que l'on sautille sur place (avec un masque cela n'est guère recommandé) mais chez certains spectateurs l'envie de taper du pied commence à poindre.



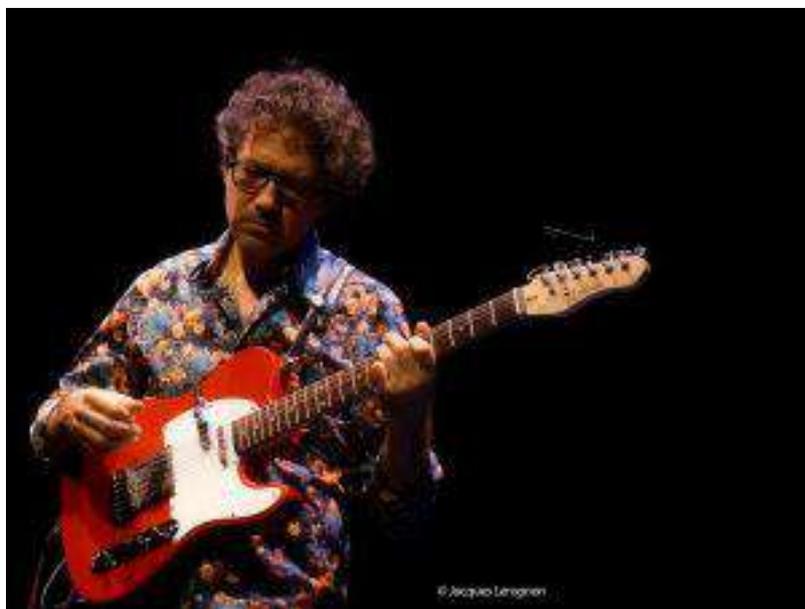
Le titre suivant *Redites* qui n'est pas un inédit comme le précise malicieusement François Corneloup, est dédié à Claude Tchamitchian. Le voyage continue, ils nous emmènent à Chypre où le violon est joué en accord (façon guitare),



en pizzicati et, comme il se doit, à l'archet, soutenu par le sax qui fait, là, office de basse. Ils rejoignent finalement la Bretagne pour une nouvelle gigue, bel et bien celtique cette fois-ci. Un set, un concert totalement lumineux.



Pour finir cette soirée (et pour moi hélas ce festival) le guitariste **David Chevallier** va nous plonger dans *Le cœur du sujet*.
Une création comme les aime l'équipe -et le public- des Émouvantes.



Un projet solo à la guitare électrique au cœur de quatre dispositifs sonores. L'ampli Fender, deux enceintes de retour, un baffle, alimentés par les six cordes, les trois micros, de la Telecaster



Eagletone Custom

et un passage dans un ordi qui spatialise chaque note, chaque vibration. Cela paraît artificiel à la description mais dès le premier accord, dès que David Chevallier pose son bottleneck sur son instrument, on oublie la technique pour n'être plus qu'à l'écoute de l'imaginaire du guitariste.



De nouveau, un voyage, plus irréel celui-là, aux rythmes du déplacements des doigts, sur le manche, sur le corps de cette guitare. Une note arrive de droite, est reprise à gauche avant de se fondre derrière percutee par une ou plusieurs autres. David Chevallier paraît extrêmement concentré, les yeux fermés le plus souvent, il enchaîne les passages mélodieux avec d'autres plus crunchy repoussant les limites d'une improvisation boostée par la magie du calcul informatique



Un seul mot: grandiose.

Les organisateurs le promettent déjà, tous ces musiciens reviendront l'an prochain défendre leur projet dans leur entièreté. Pourvu que cette saleté de corona nous laisse enfin tranquille.

Jacques Lerognon